



# Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

## ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.  
Pour le dehors, les frais de poste en plus.

Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :

**Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,  
A ROUBAIX,**

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

### ROUBAIX, 5 décembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : dans la magistrature ; — de juges et de suppléants de juges de paix ; — dans le corps de l'intendance militaire ; — dans le corps de l'artillerie ; aux grades de capitaine de frégate, de lieutenant de vaisseau, d'enseigne de vaisseau ;

Décret accordant une médaille d'honneur de 2<sup>e</sup> classe en or au commandant de la goëlette danoise *Fanny* ;

Rapport à l'Empereur, par S. Exc. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, concernant les grandes entreprises de chemins de fer.

### Chronique locale.

Voici un trait de charité que nous nous faisons un devoir de publier. Nous regrettons que la modestie bien connue de son auteur nous fasse une loi de taire un nom qui est cent fois béni par les pauvres de notre ville.

Un négociant de Roubaix, vivement impressionné par l'affreuse catastrophe qui vient d'ébranler la population lilloise, avait voulu, comme beaucoup d'autres personnes, se rendre compte du désastre. Ce n'était pas un simple motif de curiosité qui l'attirait sur le théâtre du sinistre, c'était, il n'en faut pas douter, l'espoir de trouver une nouvelle occasion de soulager les nombreuses victimes que le malheur venait d'atteindre.

Après avoir pris quelques renseignements sur la position des familles dont l'avenir est le plus compromis, l'honorable négociant a porté des paroles de consolation et d'espoir chez ces malheureux, puis il s'est rendu chez un vénérable ecclésiastique, en le priant de lui faire connaître les noms des ouvriers les plus nécessiteux et en promettant l'envoi de secours immédiats.

Les succès obtenus dans différents concours par MM. les Orphéonistes de Tourcoing, vont recevoir une nouvelle récompense, un nouveau témoignage de la sympathie qu'ils ont su inspirer à leurs concitoyens.

Lundi prochain, 8 décembre, les autorités communales feront à la société chorale la remise d'une magnifique bannière destinée à consacrer surtout l'éclatante victoire du concours qui a eu lieu à Gand le 6 juillet dernier.

Les sociétés se rendront à l'église Saint-Christophe, où la bénédiction de la bannière aura lieu.

On nous assure que plusieurs morceaux de chant et d'harmonie seront exécutés par la Société chorale et par la musique de la ville, pendant la messe qui doit être célébrée.

MM. les Orphéonistes doivent aussi, dit-on, faire entendre une cantate composée à l'occasion de cette intéressante cérémonie.

Les paroles de cette cantate sont de M. l'abbé Dehaene ; la musique a été composée par M. Roosor, l'habile directeur des Orphéonistes.

L'image miraculeuse de Notre-Dame de Fives, qui avait attiré pendant bien des siècles la foule des pèlerins, avait disparu en 93, ainsi que le prieuré des Bénédictins, qu'on avait entièrement dévasté.

Aujourd'hui, cette image vénérée vient d'être, après de longues recherches, retrouvée chez une pieuse femme de la commune, qui l'avait religieusement conservée. Ce fait est attesté par son fils, M. Charles Becquet, qui habite Lille depuis longtemps.

Fives se prépare à célébrer par une grande fête l'inauguration de Notre-Dame. Elle sera placée au-dessus d'un magnifique autel, un des plus beaux ouvrages gothiques qui soient sortis des ateliers de M. Buisine.

Cette fête aura lieu le jour de l'Immaculée Conception, 7 décembre ; mais déjà, dimanche

dernier, une mission donnée par les Pères Rédemptoristes a été précédée de l'érection du chemin de la croix.

Nous lisons dans le journal de Lille :

« Nous apprenons avec bonheur que les ouvriers qui restaient encore innocents par suite de l'incendie de la filature de MM. Verstraete, ont trouvé, grâce aux démarches de leurs patrons, de l'ouvrage dans les divers ateliers de notre ville.

« MM. Verstraete se sont noblement conduits à l'endroit des familles des victimes ; si ces familles ont perdu leur chef, elles ont retrouvé des bienfaiteurs qui, par des pensions assurées, les mettent pour toujours à l'abri du besoin. »

Nous croyons remplir un devoir en publiant le rapport suivant, qui fait tout à la fois l'éloge de celui qui en est l'auteur et de ceux qui l'ont motivé.

Dans sa séance du 28 novembre, le conseil municipal a entendu la lecture du rapport suivant présenté par M. le maire :

« Messieurs, Les nombreux et importants sinistres qui se sont succédé en notre ville dans le cours de cette année, ont mis à une rude épreuve le zèle et le dévouement de nos intrépides sapeurs-pompiers ; et chacun se plaît à reconnaître que ce corps a été à la hauteur de la tâche que lui ont imposés les tristes événements qui sont venus affliger notre cité pendant cette désastreuse période ; c'est un témoignage que lui rendent tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre, n'usant à un courage que rien n'arrête une promptitude et une intelligence d'action dirigées et stimulées par un commandant aussi énergique qu'expérimenté.

« Ayant à vous rendre compte de l'insuffisance du crédit affecté à l'entretien du matériel par suite de cette succession d'incendies, nous n'avons pu nous empêcher de payer, à ce propos,

à nos braves concitoyens, le tribut d'éloges qui leur est dû et de constater qu'ils ont acquis, par leur admirable conduite, de nouveaux titres à la reconnaissance publique.

« Quant au déficit que nous vous signalons, il s'explique par les réparations extraordinaires qu'a nécessitées un emploi si fréquent de nos appareils. Il est évalué à 600 francs. Nous vous proposons d'allouer un crédit de ladite somme par addition au budget de l'exercice courant. »

Le Conseil a converti en vote les propositions de M. le maire, en s'associant aux sentiments exprimés par le premier magistrat de la ville à l'égard des pompiers de Lille.

En présence de la catastrophe qui vient d'ébranler la ville de Lille, nous croyons utile de reproduire quelques renseignements qui émanent d'un homme tout à fait compétent en matière de machine.

Personne n'ignore que toute chaudière à vapeur doit être munie de deux appareils appelés flotteurs. L'un marque à quel degré de hauteur se trouve l'eau dans la chaudière, l'autre indique par un sifflement très-aigu le moment où la chaudière se trouve aux trois quarts vide et le danger imminent qu'il y aurait en ne comblant pas aussitôt la quantité d'eau indispensable pour éviter l'explosion.

La loi exige que ces appareils fonctionnent librement chaque fois que le feu est allumé sous la chaudière, et si cette dernière prescription eût été observée, nous n'aurions pas aujourd'hui à déplorer la mort de plusieurs de nos semblables.

Le sifflet d'alarme doit être adapté au flotteur. On nous assure cependant que toutes les machines qui fonctionnent dans notre ville ne sont pas pourvues de ce moyen de sûreté qui est appelé à prévenir des malheurs incalculables.

A propos du sifflet d'alarme, nous annoncerons à nos lecteurs qu'un nouvel instrument de ce genre vient d'être inventé par un Américain,

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

3 DÉCEMBRE 1856.

### LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 29 novembre.

— Non, par saint Jacques ! Nous sommes moins mal ici, je l'avoue ; mais ce qui pourrait faire pencher la balance, c'est que, quand nous avions au pied deux ou trois cents livres de fer à porter à nous deux, quand nous ne pouvions nous promener que d'une jambe dans un espace de huit pieds carrés, il nous restait au moins l'espérance d'être délivrés au débarquement, et chaque jour passé nous semblait un grand allègement à nos souffrances ; ici, nous n'avons pas la même perspective. Ce qui peut nous arriver de plus heureux, c'est de rester dans la même position, car je ne prévois pas que nous puissions en sortir avec avantage.

Le Mexicain ressentait, non moins vivement que son compagnon, les inconvénients de leur captivité ; mais il existait entre eux une différence sensible : c'est que le premier, impétueux, violent même, se révoltait contre un premier revers ; mais bientôt son âme se fortifiait et il eût souffert le dernier supplice sans montrer la moindre marque de faiblesse. L'autre, au con-

traire, résistait au premier choc et ne redoutait que la continuité du mal, de sorte qu'abandonnant le rôle de consolateur qu'il avait adopté dans le principe, Bénégo eut à son tour besoin des encouragements de son maître, pour supporter avec patience l'ennui d'un rigoureux emprisonnement.

— Nous sera-t-il permis, demanda-t-il au geôlier quand il vint leur apporter la nourriture du jour, nous sera-t-il permis de respirer, de temps en temps, l'air de la cour ?

— Pourquoi pas ? répliqua le cerbère, on n'en prive que ceux qui veulent faire les méchants. Or, comme vous m'avez l'air de deux agneaux, vous pourrez vous promener tous les jours, de quatre à cinq heures, jusqu'à nouvel ordre.

— Vous êtes bien bon, seigneur concierge ; mais dites-moi, y a-t-il nombreuse société dans votre maison ?

— Non, dont bien me fâche. Je n'ai ici que trois ou quatre honnêtes gens qui n'ont pas pu payer leurs dettes, deux vagabonds qui ne savaient où coucher, et un pauvre diable d'auteur qui s'est avisé d'écrire contre le gouvernement. Le corrigidor m'envoie ici tous ces malheureux qui n'ont pas un maravedi, et laisse courir les voleurs et les contrebandiers, avec qui on pourrait faire quelque chose : c'est pourquoi la place ne vaut plus rien.

— Je conçois qu'elle n'est pas trop lucrative, si vos autres prisonniers ne sont pas plus riches que nous ; cependant il nous reste encore une certaine portugaise dont vous aurez votre bonne part, mon cher hôte, si vous voulez nous procurer quelques douceurs.

A ces mots, il fit briller la pièce d'or aux yeux de l'avare geôlier, qui se hâta de remporter le

pain noir et la cruche d'eau qu'il venait de déposer sur la table, pour aller chercher des vivres plus appétissants.

— Je commence à me réconcilier avec cette prison, dit Bénégo ; dans celle-ci, au moins, on nous donne quelque chose pour notre argent : dans l'autre, on nous enlevait tout et l'on ne nous rendait rien.

Le geôlier ne tarda pas à revenir avec un morceau de porc bouilli, quelques oignons et une bouteille de vin du pays, qui, malgré sa grossière saveur, fit le plus grand plaisir à nos deux prisonniers. Tandis qu'ils partageaient ce repas splendide, Télasco, ayant porté ses regards vers la rue qui était sous leur fenêtre, aperçut son chien couché vis-à-vis la prison, dont il considérait les hautes murailles, avec un air de profonde affliction.

— Pauvre ami ! dit Télasco, il ne nous abandonne pas malgré notre détresse ; il est bien juste que nous partagions avec lui les mets un peu moins rebutants que nous avons à notre disposition.

Ils firent en effet tous deux le sacrifice d'une portion de leur dîner pour satisfaire l'appétit de ce bon animal, qui devait être encore à jeun. Chaque morceau qu'ils lui jetaient était reçu avec des marques évidentes de reconnaissance, et Pyrame, certain que son maître habitait cette espèce de donjon, demeura plus ferme que jamais dans le poste qu'il s'était choisi.

A quatre heures, Bénégo se souvint de la promesse qui leur avait été faite. Il attendait avec impatience qu'on vint ouvrir leur chambre : le geôlier n'y manqua pas, et ce fut pour les captifs une jouissance, dont ils ne soupçonnaient pas la douceur, que de respirer un air plus libre et de pouvoir marcher à leur aise, sous la

voûte des cieus.

Ils trouvèrent réunis, dans la cour, les divers personnages dont leur avait parlé le concierge. Télasco n'avait guère d'envie de faire connaissance avec eux ; tout entier à ses tristes réflexions, il se promenait en silence et ne cherchait point à se mêler aux conversations des autres prisonniers ; mais, pour Bénégo, il ne pouvait laisser échapper l'occasion de maudire en compagnie les bizarres caprices de la fortune.

Ils y gagnèrent tous deux cet avantage, qu'à l'un éprouva quelque consolation à se trouver avec des gens au moins aussi malheureux que lui, et que l'autre, s'élevant à des considérations d'un ordre supérieur, sut trouver en lui-même la force d'esprit nécessaire pour surmonter les craintes que pouvait lui inspirer l'injustice des hommes, et se montrer plus grand encore que son malheur.

Retrés le soir dans leur chambre, leur vue s'arrêta sur le tableau magnifique que déployait à leurs yeux le soleil couchant. Des pensées douces et mélancoliques occupèrent les derniers instants de leur journée, et ils s'endormirent avec l'espoir de goûter un repos tranquille, dont ils avaient été privés depuis bien longtemps.

### CHAPITRE LIII.

#### LE CORRÉGIDOR.

Les jours s'écoulaient ainsi avec la plus accablante uniformité, et l'on semblait avoir oublié le Mexicain dans sa prison, lorsqu'enfin le geôlier vint les prévenir que le corrigidor voulait les interroger. Il fit aussitôt descendre ses deux prisonniers et on les conduisit chez ce magistrat.

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.